

La femme et le livre à la fin du Moyen Age

Lect. univ. dr. Christina Andreea Mitariu
Universitatea Creștină „Dimitrie Cantemir”, Timișoara

Zusammenfassung: In Zusammenhang mit dem Ende des Mittelalters, ist die Entstehung einer weiblichen Autorin in künstlerischen und intellektuellen Landschaft noch über wiegendmännlich, nicht nur sehr wichtig, sondern auch warnend. Die Rolle der Frau verändert sich, von einem bloßem Objekt der Lust in einem gefürchteten Konkurrent der Männer. Die Tatsache, das König Karl den V. wählte Christine de Pizan als seine persönlichen Biographin beweist, das sie über das intellektuelle Niveau der Männer gestiegen ist. Das Buch besetzt von nun an eine Spitzenposition im kollektiven Bewusstsein. Sobald die Stufe der Vertrautheit der Receptoren mit der Literatur in Mundart überwinden wurde, nimmt das Buch selbst eine andere Dimension. Es ist wichtig zu betonen, dass die Beziehung Frau-Buch wird von diesem Moment an berechtigt und lebensfähig.

Schlüsselwörter: Buch, Autorin, Mittelalter, Darstellung, Volkssprache

Le Moyen Age est une sorte de plaque tournante dans l'évolution de la mentalité en général et des mutations intellectuelles et artistiques en particulier. Pour la première fois, les femmes changent de rôle, de statut et de préoccupations. Malgré leur image configurée dans *le fin amor* – celle d'objet d'adoration masculine – elles montent pour la première fois vers un autre niveau, prouvant leur capacité intellectuelle. Une des premières femmes-auteur connue à partir de la fin du Moyen Age est Christine de Pizan, une véritable « pionnière » dans un univers artistique exclusivement masculin. Femme de lettres remarquable, la biographe de Charles V - Christine de Pizan aime le livre et enseigne les autres à l'aimer d'une manière particulière. Pour Christine, les femmes ne sont pas moins intelligentes que les hommes, mais simplement moins instruites, n'ayant pas accès aux études : et de les appeler à se prendre en main.

Et c'est une femme qui, justement, prend la destinée du royaume en main : les dernières lignes de Christine sont un *Ditié de Jehanne d'Arc*, au cours duquel elle apostrophe le roi qu'elle rappelle à ses devoirs, et Paris qu'elle appelle à se soumettre. Suivant depuis son cloître les étapes du conflit mais quittant cette terre avant que ne s'allume le bûcher de la pucelle, Christine achève son œuvre sur un éclat de rire et de lumière qui fait écho à l'espoir qui caractérise fondamentalement son œuvre. Ernst Robert Curtius nous révèle l'importance du livre et de son symbolisme au Moyen Age: « Le livre reçut sa consécration suprême du Christianisme, religion du Livre sacré. Le Christ est le seul Dieu que l'art antique représente avec un *volumen* » rappelle le critique (1). Dans la voie ainsi ouverte, l'enquête s'est poursuivie et l'on pourrait citer d'excellents travaux. L'ouvrage de Jesse M. Gellrich *The Idea of the Book in the Middle Ages* (2) dresse, pour les années 1980, un bilan. Ce n'est pas la question du symbolisme du livre que j'aimerais examiner, mais celle, plus modeste, et pourtant fondamentale, de la représentation du livre, de ses images en littérature et de ses usages. La question ne sera donc pas de savoir comment on se sert du livre pour penser autre chose: la nature, le monde, la conscience; mais *de s'interroger sur la manière dont on pense le livre, français, à une époque bien précise qui est celle de l'avènement du français comme langue de culture et de pouvoir, c'est-à-dire, au XIV e siècle.*

Le trait caractéristique du XIVe siècle est que l'amour du livre déborde les milieux cléricaux et qu'il s'attache aussi au livre en langue vernaculaire, au livre français. La royauté française, qui manifeste depuis l'avènement des Valois un goût pour le livre, comprend, avec Charles V, l'utilité politique de ce dernier. Le livre devient un instrument de gouvernement, un instrument de travail. La constitution de la bibliothèque du Louvre, confiée à la charge de Gilles Mallet, l'encouragement donné aux traductions, la réalisation d'inventaires en portent témoignage (3). Christine de Pizan, la biographe de Charles V, rappelle, dans tout son œuvre, cet amour du roi pour les livres:

car souverainement amoit livres, dont il en avoit à merveilles grant quantité, et de toutes manieres. (Christine de Pizan, *Le Livre de la Paix* (4) 3ème partie, chap. XVIII, p. 142)

Cette « grant multitude de livres » ne va pas sans inquiéter ceux qui détenaient jusqu'alors le pouvoir lié à la lecture: les clercs. Dans le *Songe du Vergier* (5), ouvrage commandité par Charles V, le clerc et le chevalier qui dialoguent sur les pouvoirs respectifs, ecclésiastiques et temporels, débattent de la question de savoir s'il est bon « que les Roys aient grant multitude de livres ». (Livre I, chap. 132 et 133, t. I, pp. 226-228). Le clerc ne le pense pas qui allègue l'autorité de Sénèque, le Chevalier défend le point de vue contraire à l'aide de plusieurs auteurs dont saint Jérôme:

Certes, nul ne puet estre bien lettrayé sanz plusieurs livres, car se le Roy n'avet que un livre ou deux, ce seroit le prestre Martin, qui ne se recognoit que en son livre. (Le Chevalier, Livre I, chap. 133, t. I, p. 227.)

La multiplication des livres, leur abondance, selon le mot de Pétrarque, dérangent aussi les érudits par les nouveaux usages qu'elles induisent. Ce dernier dresse un inventaire ironique de ces usages, qui ne sont pas tous neufs, dans son ouvrage *Remèdes de la bonne et de la mauvaise fortune*. Il met l'analyse dans la bouche de la Raison:

Car si quelques-uns amassent des livres pour s'instruire, il en est d'autres qui les recherchent pour leur plaisir et par vanité. Il en est qui ornent leurs chambres de ce genre de mobilier inventé pour orner l'esprit, et qui s'en servent comme des vases de Corinthe, des tableaux, des statues et autres objets sur lesquels nous venons de discuter. Il y en a qui, sous le couvert des livres, servent leur cupidité; ce sont les pires de tous, car ils estiment les livres non à leur juste valeur, mais comme des marchandises. Ce fléau dangereux, mais récent que les goûts des riches ont fait naître dernièrement, ajoute un instrument et un art à la convoitise. (pp. 5-7) (6).

On le voit, ce que déplore Pétrarque est qu'il y ait maintenant un marché du livre. *Le livre ne sert plus uniquement à l'instruction, mais au plaisir, à la vanité, à la cupidité*. Plus grave encore, cette abondance affecte non seulement les usages du livre, mais ceux de la lecture même. On se prend aux dires de Pétrarque à feuilleter les livres, non à les assimiler:

De même souvent celui qui aurait lu avec fruit un seul livre en a ouvert et feuilleté plusieurs inutilement. (*op. cit.*, p. 25).

Une nouvelle manière de lire

La nouvelle manière de lire se caractérise par un vocabulaire particulier. Je m'arrêterai sur quelques termes. Ainsi du verbe *chercher*. Le sens premier du mot, « parcourir », dérivé de son étymologie (le mot vient de *circà, circum*, « autour ») illustre un mouvement qui est à la fois celui de la quête du livre et celui de la lecture. On « querait » au XIIe siècle des aventures, on « cherche » au XIVe siècle des livres, à tous les sens du terme. On cherche des livres à travers l'Europe, parcours des humanistes et des bibliophiles qu'incarnent des personnalités comme celle de Richard de Bury ou du Pogge (7). Pour Christine de Pizan, cette figure trouve un répondant illustre, un garant, une autorité, dans celle de Platon qu'elle présente ainsi dans *Le Livre du Corps de Policie* (8):

Et qu'il aimast science bien le monstra, car il aloit par tout en cerchant livres et toutes doctrines, mesmes en Ytalie, dont Valere dit de sa tres-grande diligence et desir de sçavoir qu'il prenoit de concueillir livres par tout estoit que science fust par lui espandue et dilatee par tout le monde. -3 ème partie, chap. IV, p. 178.

Image de la collecte, « concueillir », naissance de la figure du collectionneur.

On « cherche » aussi sa bibliothèque, parcours immobile du lecteur faisant son choix. Tel est le tableau que présente Christine de Pizan à l'ouverture du *Livre de la Cité des Dames* (9):

Et comme adonc en celle entente je cerchasce entour moy d'aucun petit livret, entre mains me vint d'aventure un livre estrange, non mie de mes volumes, qui avec autres livres m'avoit esté baillié, si comme en garde. (1 ère partie, chap. I, éd. Curnow, p. 616)

On « cherche » les livres, enfin, on les parcourt, on les « reverche », on les fouille, imaginaire spatial de la lecture curieuse qu'illustre là encore, excellemment, Christine de Pizan. Elle fait dire à Dante s'adressant à Virgile dans *Le Livre du Chemin de Long Estude* (10):

... Vaille(11) moy long estude
Qui m'a fait cerchier tes volumes
Par qui ensemble acointance eumes.

Elle présente ainsi Socrate dans *Le Livre de la Cité des Dames*:

...il eust plus grant cure de cerchier et reverchier les livres que de pourchacier a sa femme choses souefves et curieuses. (II ème partie, chap. XXI, pp. 836-837)

De même, Alain Chartier ouvre son *Quadrilogue invectif* (12) sur ces mots:

...et ay curieusement encerchié par les discours des Sainctes Escriptions les faultes et les punicions de noz peres et des primerains... (p. 5, lignes 1-3)

Un autre verbe signale cette nouvelle pratique de la lecture, déplorée par Pétrarque: **viseter**. Dans une stratégie de mise en scène très concertée, Christine de Pizan présente sa lecture de Matheolus, qui, dit-elle, lui tombe entre les mains par hasard:

Visitant un pou ça et la et veue la fin. (*Le Livre de la Cité des Dames*, p. 617)

Lecture sautillante qui ne s'appesantit pas mais va de l'avant, lecture cursive qui peut prendre les deux formes du délassement ou de l'avidité au savoir. Examinons la pose de la récréation. On la rencontre, de manière ironique, chez Christine de Pizan:

Adonc ouvert celluy, je vy en l'intitulacion que il se clamoit Matheolus. Lors en soubriant, pour ce que oncques ne l'avoye veu et maintes fois ouy dire avoye qu'entre les autres livres, celluy parloit bien a la reverence des femmes, me penssay qu'en maniere de solas le viseteroye. (1 ère partie, chap. I, pp. 616-617.)

Les livres sont un espace où il fait bon se promener. On lit en un livre, on s'y repère, on s'y déplace. Guillaume de Machaut se présente maniant un livre pour se désennuyer, contact physique où la main relaie l'œil dans la prise de possession d'un objet qui est aussi un texte:

Si que pour moi desanuier
Prins un livret a manier
Qu'on appelle Fulgentius,
Si trouvai Tytus Livyus
Qui de Fortune descrisoit
L'ymage, et ainsi disoit.
Voir Dit, éd. Paul Imbs, vv. 8183-8188 (PP, vv. 8233-8238) (13)

Martin Le Franc, un siècle plus tard, adopte une pose identique au début de la *Complainte* (14) que son livre lui adresse:

Advis m'estoit dedens le lit,
En la fin de mon premier somme,
Que pour tressingulier delit

Entray en mon estude, comme
Cil qui, pour se faire bon homme
Et aux biens vertueux penser, Tournay maint livre et mainte somme,
Et ne fut que pour temps passer. (strophe 3, vv. 17-24)

Sous le même régime de la lecture rapide, non forcément linéaire, *visiter* peut être le signe d'un autre usage du livre, celui de la lecture compulsive, haletante, née d'un désir de savoir de catégories nouvelles, accédant, grâce au français, à la connaissance: les femmes. Là encore, Christine de Pizan peut servir de guide. Elle présente ainsi Probe, *la Rommaine*, dans *Le Livre de la Cité des Dames*:

Car adoncques la ditte femme, moult desireuse d'acomplir sa pensee, mist la main a l'euvre et maintenant par *Bucoliques* et puis par *Georgiques* ou par *Eneydes*, qui sont livres ainsi appelés que fist Virgille, ycelle femme couroit, c'est a dire visetoit et lisoit. (1 ère partie, chap. XXIX, p. 726)

Probe représente la figure de la lecture telle que la pratique Christine de Pizan qui retrace son itinéraire intellectuel en ces termes:

Adonc cloy mes portes, c'est assavoir mes sens que plus ne fussent tant vagues aux choses foraines et vous happay ces beaulx livres et volumes et dis que aucune chose recoveroye de mes pertes passees. (*Avison Christine*, 3 ème partie, chap. X, éd. Towner, p. 163) (15).

Il s'agit de la théorie de la compensation. De même que la mort a happé avidement, animal affamé, les êtres chers, ainsi d'Etienne le mari: "Quant la mort le vint haper" dit Christine dans le *Livre du Chemin de Long Estude* (v. 771), Christine happe en retour les "beaulx livres et volumes" et il passe dans ce geste la violence d'un désir:

pour laquelle science de poesie, Nature, en moy resjoye, me dist: « Fille, solace toy quant tu as attain en effait le desir que je te donne »

Happer, c'est au sens premier, "saisir brusquement d'un coup de mâchoire", geste animal, premier, radical. La boulimie de lecture de Christine fait pièce à la mort. Elle mange les livres et, ce faisant, s'incorpore le savoir de son roi, de son père, de son mari, qu'elle n'avait pu saisir en sa prime jeunesse. Par le biais du livre, elle fait de leur chair, sa chair. On le voit, il est déjà question pour Christine, dans la lecture, d'incarnation. De ces dernières et de l'expérience doivent naître de nouvelles lectures:

ains volt que par l'engendrement d'estude et des choses veues nasquissent de moy nouvelles lettres"

La lecture chez Christine procède d'un double mouvement: mouvement violent de désir que dit le verbe *happer* (Amour a un grappin, une *aggrappe* dans la pièce XLVIII des *Autres Balades*(16), avec lequel il happe les coeurs) et mouvement lent d'incorporation que rend le mot de *ruminacion*, "ce mâchonnement médiéval du mot" (17) comme dans la lecture de la Bible, qui fait que l'on en vient à savoir le texte sacré "par coeur", qu'on se l'est incorporé:

Adonc par solitude me vindrent au devant les ruminacions du latin et des parleures des belles sciences et diverses sentences et polie rethorique que ouy le temps passé au vivant de mes amis trespassez, pere et mary, je avoie de eulx. (*Avison Christine*, 3 ème partie, chap. VIII, éd. Towner, p. 161.)

Et de même Philosophie parlant à Christine de son père:

et plus te proffite la ruminacion de son savoir qui demouree t'est que quelconques avoir, non obstant que t'en plaigne, que il te peust avoir laissié. (*Avison Christine*, 3 ème partie, chap. XVII, éd. Towner, p. 173)

Il s'agit d'une conjonction de deux usages de la lecture: un usage ancien, la rumination, un usage nouveau, l'engloutissement.

Le rapport au savoir chez Christine est affaire de désir et de plaisir, coup de dent haletant et manducation délicate. On passe d'une poétique du désir sexuel, telle que l'expose Jean de Meun, à une poétique du désir du Livre, dans la lecture:

en tant comme desir se peut estendre en amour d'estude

dit Christine de Pizan dans *Le Livre des fais et bonnes meurs du sage roy Charles V*(18). Et cette poétique se dit à travers le réseau métaphorique du sens du goût.

L'écriture

Les scènes de lecture qui hantent l'œuvre de Christine tout comme les scènes d'incarnation qui s'y rencontrent et qui leur font pendant (cela est vrai dans *Le Livre de la Cité des Dames*, dans *Le Livre du Chemin de Long Estude*, dans *Le Dit de la Rose* (19)), manifestent et magnifient une conception de l'écriture. Il y a, pour Christine, dans tout acte littéraire, événement et construction, miracle et travail.

Le modèle de cet avènement à l'écriture pour la femme est celui de la Vierge lectrice, à l'instant de l'annonciation. Modèle complexe, La Vierge est à la fois image des dispositions qui doivent être celles de l'écrivain au moment de la naissance de l'œuvre, humilité, réceptivité, mais aussi savoir (la lecture), et image spatiale de l'œuvre à venir. Christine fait entendre cette complexité dans la langue. « Chamberière » et « ancelle » de Dieu, la Vierge devient par là-même, « chambre » et « celle », lieu du divin incarné, modèle de l'œuvre, « bibliothèque copieuse », même, dans la formulation du Marquis de Santillane (20). Cité, chez Christine, dans une vision optimiste de la lecture conquérante, le livre devient un siècle et demi plus tard, chez Marguerite de Navarre, prison:

Une prison bien forte j'edifiay (...)
Par grand labeur et par long travailler,
Par maintes nuictz estudiant veiller,
Tous mes pilliers de beaulx livres je fiz,
Dont je receuz maintz plaisirs et prouffitz (Livre III, v. 24 et 33-36.)

dit le héros de son livre *Les Prisons*(21), prison que l'on doit apprendre à quitter.

Mais au XIVe siècle, la « grant et copieuse multitude » des livres selon la formule de Jean Corbechon (22), traducteur du *De proprietatibus rerum* de Barthelemy l'Anglais, crée de nouvelles fonctions et induit de nouvelles manières d'écrire en français. Puisqu'un seul homme ne peut tout lire, il faut que certains se chargent de faire des extraits, des recueils, des florilèges:

Et pour ce que la vie d'un homme ne souffiroit mie pour lire les livres que vostre noble desir a assemblez,

dit ce dernier à Charles V, justifiant le projet de sa traduction. Écriture du recueil, homologique de cette nouvelle manière de « concueillir » livres. Écriture de compilation, et non d'imitation, d'assimilation, que déplore Pétrarque. Syntaxe et syncope, cette dernière rendant possible une esthétique du fragment. Nous sommes aux antipodes de l'image de l'abeille butineuse qui transforme les sucs qu'elle a prélevés, image que l'on trouve dans la littérature latine du Moyen Age, chez Macrobie, par exemple, dans *Les Saturnales* (23):

De même moi, tout ce que m'ont fourni mes différentes lectures, je le ferai passer par ma plume qui y introduira de l'ordre et le fondra en un tout. (Le mot en latin est *digerente*.)

L'esthétique des XIV^e et XV^e siècles n'est pas celle de la digestion mais de la construction, art de la citation exposée.

Christine de Pizan défend la diversité des livres. Elle rappelle dans *Le Livre du Corps de Policie* une anecdote où Platon, là encore, lui sert de caution:

Si parut bien a sa mort l'amour qu'il avoit toujours a toutes manieres de livres, car on trouva emprés lui les livres d'une femme poete qui avoit nom Sapho qui escrivit d'amours en vers joyeux et gracieux; ce dit Orace. Si les avoit veuz pour cause, par aventure, de plaisir prendre en ses plaisans dictiez. (3^e ème partie, chap. IV, pp. 178-179)

Testament indirect, l'anecdote sur Platon autorise, en quelque sorte, pour Christine, le plaisir que l'on peut prendre aux livres, et aux livres les plus divers: la poésie lyrique pour le philosophe. Elle permet aussi l'éloge de la femme écrivain.

Les nouveaux usages du livre s'accompagnent de nouveaux rapports des écrivains en français au livre. On assiste dans la littérature française des XIV^e et XV^e siècles à une théâtralisation du livre, à sa mise en scène et à sa mise en jeu. Le livre devient un personnage, un acteur. Il peut jouer trois rôles, celui de mère (il abandonne celui de père au livre en latin), celui de fils, celui d'amante. Dans les trois cas, ce qui frappe est que le livre est une personne et qu'il a une personnalité.

La figure du livre en tant que mère

Cette figure incarne une des fonctions traditionnelles du livre: l'enseignement, mais elle dit cette fonction par le biais d'une image charnelle, familiale. Dans le *Philobiblion* de Richard de Bury, les livres se mettent à parler et invectivent ainsi leurs enfants, les « clercs dégénérés »:

Ignorants comme des enfants, complètement grossiers et oisifs, vous vous traîniez vers nous, et comme des enfants qui s'éveillent, vous imploriez quelques gouttes de notre lait. Touchés de vos larmes, nous vous donnions à sucer la mamelle de la grammaire, que vous pressiez sans interruption de la langue et des dents jusqu'au moment où, abandonnant votre langage étrange, vous commenciez à exprimer dans le nôtre les oeuvres magnifiques de Dieu. (p. 32).

On fait référence à l'apprentissage du latin. Significatif est le nom que reçoivent alors les manuels qui enseignent le français en Angleterre: *feminae*. La dénomination est ainsi justifiée:

Ce livre est appelé *femina* parce que de même que la femme enseigne à l'enfant la langue maternelle, ainsi ce livre enseigne aux jeunes à bien parler le français. (*Femina* (24), p. 28).

La figure du livre en tant que fils

Mais le livre au XIV^e siècle est aussi un enfant: *liber*. Les auteurs jouent avec l'étymologie qui dit l'écorce et qui dit le fils (*liber* et *liberi*). Comme un père, le poète l'apostrophe alors, l'invective, lui impose un titre comme on baptise un enfant. A époque ancienne, le titre, au contraire, peut être le fait du copiste. Baptiser le livre est ce que fait l'auteur du *Banquet du Boys*, poésie de la fin du XV^e siècle, sur le thème de Franc Gontier, de la vie idyllique des bergers. Il conclut ainsi son ouvrage, jouant sur le latin et le français, dans un dialogue avec son livre:

Or çà, mon livre, *si vis baptisari*,
Si dy: `` *Volo* ", et on te nommera;
Quo nomine vis ergo vocari?
--Il est muet; jà mot n'en sonnera.
Au fort aller, qui le demandera,
Sans tant tenir les chiens aux abois,
Velà son nom: C'est le *Banquet du Boys* (éd. Anatole de Montaiglon et James de Rothschild, t. X, p. 222) (25).

De manière plus grave, d'autres auteurs réfléchissent sur le processus de l'écriture, sur l'engendrement du livre et sur le mystère de son incarnation, telle Christine de Pizan. Le livre prend alors une autonomie et mène une vie propre. Il est diffusé, copié, multiplié, « ventilés et portés en diverses places et regions », selon le mot de Christine de Pizan. (*Le Livres du Corps de Policie*, 3^{ème} partie, chap. II, p. 169). Commence alors sa vie de souffrance, pour les auteurs qui défendent la diffusion restreinte des livres, et sa vie de combats. Souffrances physiques. Les livres se plaignent ainsi chez Richard de Bury:

Notre dos et nos côtés sont travaillés par la maladie; atteints par la paralysie, nous gisons çà et là sans que personne ne nous procure quelques cataplasmes émollients. Cette blancheur native et éblouissante par sa lumière qui caractérisait notre nature, s'est changée en jaune ou en gris, au point que les médecins qui nous rencontrent ne doutent nullement que nous ne soyons atteints de la jaunisse. Plusieurs d'entre nous souffrent de la goutte, comme leurs extrémités recoquillées le laissent assez voir. La pluie, la fumée, la poussière dont nous sommes infectés continuellement, affaiblissent la vivacité du rayon visuel et procurent une ophtalmie à nos yeux déjà chassieux. Les violentes coliques de nos intestins épuisent nos entrailles, que les vers affamés ne cessent de ronger. (*Philobiblion*, pp. 40-41)

Souffrances morales également:

Chaque jour des compilateurs, des traducteurs et des transformateurs ignorants abaissent notre noblesse en nous donnant de nouveaux noms d'auteurs. Cette antique noblesse changée, nous dégénérons de plus en plus toutes les fois que nous renaissions dans nos nombreuses copies; on nous fait écrire malgré nous des mots employés par les mauvais auteurs, et on enlève aux fils les noms de leurs véritables pères. (p. 44)

Le livre, dans l'adultération possible que lui font subir ses différentes copies, devient alors un comparant possible pour le roi. Alain Chartier écrit dans *Le Livre de l'Espérance* (26):

Et se le roy est le livre ou le peuple doibt prendre enseignement de vie et amendement de meurs, quant l'original en est corrompu, les copies en sont faictez faulsez. (Discours de Foy, Pr VII, p. 45.)

Pour le livre en français commence alors la bataille. *La Complainte du Livre du Champion des Dames a maistre Martin Le Franc son acteur*, texte superbe et peu connu, est, de ce point de vue, exemplaire. Martin Le Franc avait envoyé son *Champion des Dames*, livre à la défense des femmes, au duc de Bourgogne Philippe le Bon, sans doute dans les années 1442. Le duc, certes, avait daigné toucher le livre:

D'honneur m'a fait plus que ne vaulx,
Car il m'a touchié de sa main" (strophe 17, vv. 129-130)

mais il ne se l'était pas fait lire. Le livre revient en songe auprès de son auteur et se plaint. La dimension du songe est importante et distingue l'écriture en français de l'écriture en latin, où l'on peut imaginer un livre se plaignant sans le biais du songe. Le livre se présente ainsi:

Et, comme acoustumé j'avoye,
Deliberation me vint
De lire en Amours droicte voye,
Quant mon dit livre la survint,
Crepy en feuilletz plus de vingt,
De grifs et de couteaux navré,
Et en ma presence devint
De tous ses membres dessevré". (strophe 4, vv. 25-32)

Retrouvailles émouvantes du père, l'auteur, et de son fils:

Plus longuement je n'atendy:
A mon livre se complaignant

Incontinent la main tendy
Comme par ung grant bienvegnant,
Et si lui dis, en l'estraignant
Entre mes bras: ``Ha! mon filz tendre,
Qui les horyons va craignant
Il ne doit la guerre entreprendre. (strophe 8, vv. 57-64)

Ce rapport de père à fils pour l'auteur en français et son livre est important. Il dessine une figure nouvelle de l'écrivain, lié d'un rapport intime à sa production, conscient de l'originalité de son travail et de sa fonction. Son activité n'est plus comparable à celle des autres producteurs (paysans, marchands) ou des guerriers. Ceux-ci recueillent aussitôt la récompense de leurs travaux; lui doit compter sur le temps, la reconnaissance des générations à venir. Le poète dit à son livre:

Car moy mis en terre, les vers / Et les feuilles te flouriront. (str. 43, vv. 339-340)

Les vers, c'est-à-dire les rameaux verts, mais aussi la versification. Nouvelle importance accordée à la gloire, à la Renommée (27). Aussi, en ces siècles où l'on a beaucoup couronné les poètes, dans les Puys du Nord comme sur le Capitole à Rome, dans le cas de Pétrarque, voient en dernière instance, le livre se substituer au poète pour recevoir la couronne. Philosophie parle ainsi de Boèce dans le livre de l'*Avision Christine* de Christine de Pizan:

et les fleurs d'ycellui je ay cueillies et appliquees yci a ton propos pour faire d'une sorte un gracieux chapel avec les ditz des sains docteurs pour ton livre a la fin comme victorieux couronner". (3 ème partie, *Conclusion des choses sus dites et ancore de ce*, p. 187)

Souveraineté du livre, il porte couronne, victoire de ce dernier.

La figure du livre en tant qu'amante

Le livre enfin peut prendre la figure de l'amante dans le rapport de désir qui unit son auteur à ce dernier, qui unit l'écriture au livre. L'utilisation de l'exemple de Biblis, qu'on trouve dans l'*Ovide Moralisé*, où Biblis devient la *Bible*, est caractéristique. En effet pour l'*Ovide Moralisé* (28), le frère de Biblis dont elle est amoureuse ne s'appelle pas Caunus, mais Cadmus et c'est ce couple incestueux de Cadmus (l'inventeur de l'alphabet) et de Biblis que reprennent les auteurs de l'époque et en particulier Guillaume de Machaut (29). La métaphore qui assimile au livre le sexe de la femme est fréquente; elle est chez Eustache Deschamps:

Les tableaux de son livre ouvri (t. VI. ballade 1169, v. 33) (30)

Elle s'épanouit chez Jean Molinet. Ainsi dans le *Sermon de Billouart* (31), le saint « que aucunes gens nomment Chouart/ et aucunes aultres Priapus » (vv. 27-28) entre dans le couvent « nommé Le Motte » (v. 127):

Son bonnet tout jus deffula,
Vint visiter la librerie" (vv. 181-182.)

L'acte sexuel trouve un analogue dans l'acte de lecture. *La Pronostication des cons sauvages* (32), monologue parodique de 1527 enseigne:

Et si cil qui a le livre
Veult feuilleter la librerie,
Lui fault un cierge d'une livre
Sans le droit de la confrarie. (vv. 37-40)

Où l'on retrouve les gestes que nous analysions en commençant: *visiter, feuilleter*. De même, le verbe *reverchier* se rencontre dans les deux registres, sexuel et textuel, en particulier chez Jean de Meun dans le *Roman de la Rose* (33).

Un rapport sensuel également lie le destinataire du livre à son toucher, à son offrande. Le livre ne se dissout pas uniquement en un enseignement, une série de préceptes à suivre, de modèles à imiter. Le livre survit à la lecture. Il y a un plaisir du livre, de la matérialité du livre, si critiquable cet aspect des choses apparaisset-il aux yeux des moralistes. Les livres de Richard de Bury se plaignent ainsi:

Nous ajouterons un dernier article à la longue série de nos plaintes, mais qui sera fort court, d'après ce que nous avons à dire. Nous voulons parler de l'usage naturel, devenu contre nature, qui nous détourne du but dans lequel nous devons servir. En effet, nous qui sommes la lumière des âmes fidèles, nous devenons, entre les mains des peintres et des enlumineurs ignorants, un réceptacle de feuilles d'or au lieu d'être une source de sagesse divine. Nous sommes réduits injustement en la puissance des laïcs, puissance plus cruelle pour nous que la mort, car ils nous vendent, sans en recevoir de prix, à nos ennemis, qui deviennent nos juges. (pp. 46-47)

En français, il s'institue une relation amoureuse dans l'offrande du livre, de l'auteur au destinataire. Examinons une de ces scènes, celle de l'offrande par Jean Froissart à la fin de sa vie, en 1395, d'un manuscrit de tous ses poèmes au roi Richard II d'Angleterre:

Il l'ouvry et regarda ens, et luy pleut très grandement et bien plaire luy devoit, car il estoit enluminé, escript et historié et couvert de vermeil velours à dix clous attachiés d'argent dorés et roses d'or ou milieu, à deux grans frumaux dorés et richement ouvrés ou milieu de roses d'or. Adont me demanda le roy de quoy il traittoit. Je luy dis: ``D'amours." De ceste reponse fut-il tous resjouys, et regarda dedens le livre en plusieurs lieux et y lisy, car moult bien parloit et lisoit le franchois, et puis le fist prendre par ung sien chevalier qui se nommoit messire Richard Credon et porter en sa chambre de retraite, et me fist de plus en plus bonne chiére et bon recueilote à merveilles. (T. XV, livre quatrième, p. 167) (34)

Dans la poésie lyrique du XII^e siècle, l'oiseau était une figure du poète et de son chant. Pour l'écriture littéraire du XIV^e et du XV^e siècle, le livre devient une des figures du poète et de sa survie. Martin Le Franc le dit dans une image surprenante, jouant du mot *aisselles*, les ais de bois qui enserrant le livre et les ailes de l'oiseau:

Ce dit, il escout ses aisselles,
Et, sans faire aultre parlement,
Comme ung oiseau volant des elles,
En l'air vola hastivement". (strophe 60, vv. 465-468)

Clin d'oeil superbe à la tradition, espoir puissant dans le pouvoir du livre comme instrument de combat et outil de la gloire.

Notes

[1] Ernst Robert Curtius, *La Littérature européenne et le Moyen Age latin*, traduit de l'allemand par Jean Bréjoux, Paris: Presses Universitaires de France, 1956, p. 378.

[2] Jesse M. Gellrich, *The Idea of the Book in the Middle Ages. Language Theory, Mythology, and Fiction*, Ithaca and London: Cornell University Press, 1985.

[3] Voir, entre autres, François Avril, *La Librairie de Charles V*, Paris: Bibliothèque Nationale, 1968 et Serge Lusignan, *Parler vulgairement*, Montréal/Paris: Presses de l'Université de Montréal/Vrin, 1986.

[4] Ed. Charity Cannon Willard, La Haye: Mouton, 1958. Et déjà dans *Le Livre des fais et bonnes meurs du sage roy Charles V*, éd. Suzanne Solente, t. II, Paris: Champion, 1940, chap. XII ``Cy dit comment le roy Charles amoit livres...".

[5] Ed. Marion Schnerb-Lièvre, 2 tomes, Paris: Editions du CNRS, 1982.

[6] Pétrarque, *De l'abondance des livres et De la réputation des écrivains*, traduit du latin par Victor Develay, Paris: Librairie des Bibliophiles, 1883.

- [7] Voir *Two Renaissance Book Hunters. The Letters of Poggius Bracciolini to Nicolaus de Niccolis*, translated from the Latin and annotated by Phyllis Walter Goodhart Gordon, New York: Columbia University Press, 1974 [réimpression 1991].
- [8] Ed. Robert H. Lucas, Genève: Droz, 1967 [T.L.F. n 8 145].
- [9] Ed. Maureen C. Curnow, Vanderbilt University, 2 vols., 1975.
- [10] Ed. Robert Püschel, Berlin: Damköhler, Paris: Le Soudier, 1881.
- [11] Les manuscrits A, B, E, G ont: *Baille*.
- [12] Ed. Eugénie Droz, 2ème édition revue, Paris: Champion, 1950.
- [13] Edition préparée par le regretté Paul Imbs, et continuée par nos soins (à paraître). Nous donnons entre parenthèses, précédées du sigle PP, les références de l'édition de Paulin, Paris, *Le Livre du Voir-Dit de Guillaume de Machaut*, Paris: Société des Bibliophiles Français, 1875.
- [14] Gaston Paris, "Un poème inédit de Martin Le Franc", *Romania*, 16, 1887, pp. 383-437. La *Complainte* se trouve aux pages 423-437.
- [15] Ed. Sister Mary Louis Towner, Washington, D.C.: The Catholic University of America, 1932.
- [16] Ed. Maurice Roy, *Oeuvres poétiques de Christine de Pisan*, t. I, Paris: Firmin Didot, 1886 [SATF], p. 262, vv. 13-14.
- [17] La formule est de Dom Jean Leclercq, *L'Amour des Lettres et le désir de Dieu*, Paris: Ed. du Cerf, 1957, p. 76.
- [18] Ed. Suzanne Solente, t. I, Paris: Champion, 1936, 1ère partie, chap. I, p. 5.
- [19] Le *Dit de la Rose* se trouve au tome II des *Oeuvres poétiques de Christine de Pisan*, éd. Maurice Roy, Paris: Firmin Didot, 1891 [SATF].
- [20] "oeuvre par Dieu écrite... bibliothèque copieuse, texte d'admirable glose. --*Cancionero castellano del siglo XV*, Madrid, 1912, n 8 218, strophes 1 et 5.
- [21] Edition et commentaire par Simone Glasson, Genève: Droz, 1978 [TLF n 8 260].
- [22] Jean Corbechon, *Le Livre des proprietés des choses*, Paris, Bibliothèque Nationale, manuscrit f. fr. 22531, f. 12 d.
- [23] Ed. et trad. H. Bornecque, Paris: Garnier, 1937, vol. I, Livre I, p. 5: "Nos quoque quicquid diversa lectione quaesivimus, commitemus stilo, ut in ordinem eodem digerente coalescat".
- [24] *Femina*, dans K. R. Lambley, *The Teaching and Cultivation of the French Language in England during Tudor and Stuart Times; with an introductory chapter on the preceding period*, Manchester: The University Press; London, New York, etc.: Longmans, Green and Co., 1920.
- [25] *Recueil de Poésies françaises des XV e et XVI e siècles, Morales, Facétieuses, Historiques*, réunies et annotées par MM. Anatole de Montaiglon et James de Rothschild, t. X, Paris: Daffis, 1875.
- [26] Ed. François Rouy, Paris: Champion, 1989.
- [27] Voir l'article "Fama et les preux: Nom et renom à la fin du Moyen Age", *Médiévales*, n 8 24, 1993, pp. 35-44.
- [28] Ed. C. De Boer, Martina G. De Boer, et Jeannette Th. M. Van 't Sant, t. III, Amsterdam: N. V. Noord-Hollandsche Uitgeversmaatschappij, 1931, livre IX, v. 2075 et suivants.
- [29] Le *Voir Dit*, complainte de la dame: "N'aussi Biblis Cadmus, nē Helaine, Paris N'amerent tant, soies ent fis, Com je t'aim". vv. 5835-5838 (PP, vv. 5567-5570).
- [30] Ed. Queux de Saint-Hilaire, *Oeuvres complètes d'Eustache Deschamps*, t. VI, Paris: Firmin Didot, 1889 [SATF].
- [31] *Les Faictz et Dictz de Jean Molinet*, éd. Noël Dupire, t. II, Paris: SATF, 1937, pp. 558-566.
- [32] Ed. Jelle Koopmans, *Le Moyen Français*, 24-25, 1989, pp. 107-129. On se reportera à la page 113.
- [33] Ed. Félix Lecoy, 3 vols., Paris: Champion, 1965, 1966, 1970, voir t. II, vv. 9673-9676:
 Et se nus li envoie lestre,
 il ne se doit pas entremestre
 du lire ne du reverchier
 ne de leur secrez encerchier.
 et t. III, vv. 21692-21695:
 Ce fu quant dedanz l'oi toichié
 por les fueilletes reverchier
 car je vouloie tout cerchier
 jusques au fonz du boutonet".
- [34] Ed. Kervyn de Lettenhove, *Chroniques*, t. XV, Livre quatrième, *Oeuvres de Froissart*, Bruxelles: V. Devaux et Cie, 1871.

Bibliographie

- Autrand, F., *Christine de Pizan*, Coll. Litt. Gén., Ed. Fayard, Paris, 2009.
- Corbechon, J., *Le Livre des propriétés des choses*, Bibliothèque Nationale, Paris, manuscrit f. fr. 22531, f. 12 d.
- Curtius, E. R., *La Littérature européenne et le Moyen Age latin*, Presses Universitaires de France, Paris, 1956.
- Desmond, M., *Christine de Pizan and the Categories of Difference*, Univ. of Minnesota Press, 1998.
- Gaston, P., "Un poème inédit de Martin Le Franc", *Romania*, 16, 1887.
- Gellrich, J. M., *The Idea of the Book in the Middle Ages. Language Theory, Mythology, and Fiction*, Cornell University Press, Ithaca and London, 1985.
- Leclercq, D. J., *L'Amour des Lettres et le désir de Dieu*, Ed. du Cerf, Paris, 1957.
- de Meun, J., *Le Roman de la Rose*, Ed. Félix Lecoy, 3 vols., Paris: Champion, 1965, 1966, 1970
- Pétrarque, *De l'abondance des livres et De la réputation des écrivains*, traduit du latin par Victor Develay, Librairie des Bibliophiles, Paris, 1883.
- ***, *Christine de Pizan: a casebook*, Ed. By Altmann BK, Mc Grady DL, NY, 2003.